

## La vie suspendue

Quelle trace laisse un danseur ? Quelle épitaphe inscrire sur sa pierre tombale ? Ci-git un souffle d'air agité par un corps en suspension. Il restera aussi quelques photos comme autant de tentatives dérisoires d'arrêter le temps, le vieillissement et la douleur des os qui ont grippé peu à peu la merveilleuse machine.

Nous sommes tous de passage. Dans la rue, dans une galerie, sur terre. Nous mêlons nos pas à ceux des fantômes restés dans nos cœurs. Nous savons reconnaître une voix entre mille et croyons qu'elle restera enregistrée à jamais, après l'ultime rôle ou chuchotement pour dire « nous nous sommes tant aimés. »

Dans l'atelier de Mylène, on oublie la peur de disparaître un jour. Elle vit hors du temps et des modes. Elle aurait pu naître il y a 30 000 ans dans une caverne des Bauges ou de Chartreuse. Elle aurait collé son corps contre la paroi glacée et humide avant d'en tracer les contours à l'aide d'un morceau de charbon de bois ou de calcaire. Elle aurait ensuite laissé défiler toute la tribu pour que chacun trouve sa place dans la grande fresque faiblement éclairée d'une torche vacillante.

Dans l'atelier de Mylène, Sénèque, Spinoza et Montaigne sont enfermés dans des petites boîtes en plastique. Ils n'attendent qu'un geste pour mettre leur pensée en mouvement. Montaigne surtout, qui a laissé le soin à Michel Piccoli de dire que « philosopher, c'est apprendre à mourir ». En l'entendant, elle manque de se piquer avec l'aiguille qui perçait le papier. Et dessiner alors ? Piccoli ne l'écoute pas, poursuit comme si de rien n'était. Et dessiner alors ? Elle insiste, puis se remet à l'ouvrage. Elle frotte, froisse, coupe et recoud. La vie

danse sous ses doigts, les femmes s'abandonnent, les yeux fermés.  
Extase et jouissance confondues.

Mylène se frotte contre le papier comme elle se frotte au monde.  
Sans violence. Sans crainte non plus. Elle raconte la fusion des corps  
et leur embrasement. Elle trace leurs contours avant qu'ils ne se  
dérobent. C'est une danse silencieuse et sereine, fragile et délicate. Il  
suffirait de souffler pour que tout disparaisse. Comme ces mandalas  
de sable tibétains à peine terminés qu'ils sont détruits.

Dans l'atelier de Mylène, on sait que tout est éphémère. Alors on  
caresse du regard ces corps en lévitation. Légers comme des cerfs-  
volants.

Jacques LELEU

Chambéry, février 2014